

Roxane Marie Galliez

Juste avant l'automne

Roman

ISBN : 979-10-227-7821-3

© Roxane Marie Galliez, 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Au Loup qui veille
A Lazare qui sommeille

« Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux,
y plonger tout mon visage,
comme un homme altéré dans l'eau d'une souche,
et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant,
pour secouer des souvenirs dans l'air. »

Charles Baudelaire

« Un hémisphère dans une chevelure » Petits poèmes en prose, 1869

Antoine

PREMIER JOUR DE L'ÉTÉ

La montagne se révélait doucement.

Les nuages, comme une couverture de brume sur les rochers endormis, se diluaient peu à peu, et l'on devinait déjà le sommet ensoleillé qui nous attendrait en récompense de notre ascension. Je savais que nous aurions dû venir plus tôt, surprendre les senteurs matinales à leur premier éveil. Je n'ai rien dit.

Je regardais Reine se préparer à la longue marche.

Machinalement. Sans joie, sans lassitude non plus, presque sans vie. Je l'avais aimée pourtant, en un sens, je l'aimais encore, je voulais le croire au moins. J'en avais besoin.

Ses gestes étaient lents, précis. J'avais préparé le repas pour la randonnée. Depuis plusieurs années, j'allégeais au maximum son quotidien, je m'occupais du repas le plus souvent, j'avais engagé une employée pour les tâches ménagères, je voulais lui donner une vie en rapport avec ce qu'elle méritait ; une femme aussi intelligente qu'elle ne devait pas, selon moi, perdre de temps avec l'ordinaire.

Les enfants étaient en vacances chez leurs grands-parents. Seuls, nous passions la journée en montagne comme nous le faisions avant notre mariage. Il y a plus de quinze ans.

J'ai toujours aimé la montagne, j'y ai grandi, c'est mon refuge. Dès le début de notre rencontre, je l'ai amenée dans ces lieux que je fréquentais. Elle est bonne marcheuse, j'ai vu ça comme un signe, mais assez vite elle ne m'a plus accompagné, je n'en avais pas tellement envie du reste. En montagne, on est seul avec soi. Le silence aide à réfléchir. On ne compte ni le temps, ni les pas semés sur le trajet. On ne vise même pas le sommet. On marche. On réfléchit. Le plus souvent on ne pense à rien, on écoute le chemin.

Nous nous parlions peu. Je tentais de la mettre en confiance, de recréer une sorte de complicité sinon d'intimité. Une partie de moi l'incitait à se confier tandis que l'autre mettait des barrières. Je craignais tellement moi-même de me révéler. Je m'efforçais de marcher à son pas, j'effleurais son épaule ou sa joue, je nous aurais voulu amoureux. Je cherchais à lire son âme. Elle n'était plus là déjà. L'avait-elle seulement été un jour ? Avait-elle compris avant moi que notre histoire n'existait que par nos enfants qu'elle avait portés ? Elle avait toujours été la plus lucide de nous deux. Comme ce jour de colère où elle avait murmuré que nous n'aurions jamais dû nous marier, que nous serions au moins restés des amis sans cela.

J'aimais ce qu'elle représentait, j'avais rêvé le reste. Brillante, conquérante, je l'avais imaginée à ma mesure, je m'étais imaginé à la sienne. Et pourtant, tant de choses en elle me manquait. Elle parlait mais sa voix était creuse, était-elle insensible ? Se cachait-elle derrière un masque ? J'étais pour elle un ami, un parent, j'étais un compagnon de fortune, ou d'infortune, c'était selon. Parfois, j'avais l'impression qu'elle me haïssait de ne pas être davantage, de ne pas être un amant, un amour fou. Je pouvais l'être pourtant, je l'avais été. Je l'étais encore... mais pas avec elle. Jamais avec elle. M'avait-elle assez reproché mon romantisme exacerbé et mes rêves surannés à ses yeux, quand elle me consolait de ma passion de jeunesse ? Elle était alors l'amie confiante, rassurante. Elle m'écoutait, je l'épaulais. Nos trente et quelques années ont fait le reste : une caresse, un baiser, une nuit qui se prolonge et j'ai voulu me convaincre que je l'aimais. J'avais connu la passion et je l'avais perdue. Je pensais naïvement que je ne revivrais jamais plus cette tempête dans ma vie, je croyais comme un imbécile que je devrais me contenter désormais d'un amour simple, tranquille et qu'elle le représentait. Après quelques mois de complicité amicale, je lui ai proposé d'officialiser notre union. Officialiser ! Pas une demande en mariage à genou, sous un balcon, non, un simple constat, une formalité. Et elle a accepté mon nom.

Nous marchions depuis des heures, en silence le plus

souvent, ou nous n'échangions que des banalités. Je connaissais ce chemin, j'y étais venu seul et souvent. Aujourd'hui il était plus pesant, plus poussiéreux. C'est à peine si je regardais autour de moi. Je me concentrais sur les parfums, le thym sauvage qui me rappelait mon enfance et les mains de ma grand-mère. Je m'évadais sans bruit et retournais en enfance, mais j'entendais son pas presque lourd à côté de moi. A quoi pensait-elle ?

Alors, au bord d'un gouffre, ébloui par la magnificence de la montagne, je m'arrêtais. J'admirais la blancheur des flancs, des coteaux, et mon esprit naviguait, loin. Je fermais les yeux. La courbe pâle devenait courbe et rondeur de la femme que j'aimais. L'odeur de son sein remplaça celle de la nature. Déjà, je sentais ses lèvres sur les miennes.

— Antoine !

Je me retournais vers Reine. Pour la première fois peut-être, je la regardais telle qu'elle était, sans les fantasmes de mon esprit. De longs cheveux noirs attachés, des sourcils trop épilés, la peau brune, sans fard, sans gaieté. Je ne l'ai jamais trouvée belle, je m'en excusais presque auprès de mon entourage en lui trouvant d'autres qualités. Elle me tendit une bouteille d'eau que je refusais.

Une colère que je taisais en moi remontait. Je lui en

voulais moi aussi. Elle avait brisé le rêve que j'avais d'elle, comme j'avais sans doute brisé le sien. En l'épousant je croyais que notre vie serait sublime et différente de la banalité quotidienne. Je nous imaginais un avenir extraordinaire. Mais il n'y a rien eu de cela. Ni passion, ni rêves, ni délires. Nous étions un couple ordinaire, vivant dans une belle banlieue, nos sentiments étaient largement émués mais nous savions faire semblant aux yeux du reste du monde. J'étais lié à elle pour l'éternité par ces enfants que nous nous étions donnés. Des enfants que j'adorais. Mais je m'éteignais à ses côtés, je ne m'étais pas réalisé. Elle-même n'était plus qu'une flamme vacillante, la même qu'il y a vingt ans.

Je n'avais rien changé.

Avait-elle déjà gémì sous mes doigts ? Tout était dans la retenue entre nous en amour. M'aimait-elle seulement ? C'est à peine si nous nous le disions, si je le lui avouais. Elle, elle ne disait rien, trop vulgaire pour elle peut-être. Je crois lui avoir fait de belles déclarations au début, quand j'y croyais, mais elle ne répondait pas. Un sourire vague éventuellement pour me remercier. Mes poèmes finissaient au-dessus de la poubelle à recycler. Elle ne cherchait même pas à cacher son mépris ou son désintérêt pour ma littérature.

Avec elle, je n'étais que la moitié de moi.

Je regardais à nouveau la montagne. Autour de mon cou,

une écharpe parfumée m'enlaçait tendrement. Cadeau de mon aimée. Et je pensais à Ariane. Je pensais toujours à Ariane, à ses seins ronds, ses lèvres pleines, à ses fesses blanches, à nos discussions infinies, à la brillance de son esprit. Je me noyais dans le souvenir de son rire, dans le vert marécageux de ses yeux. Avec elle seulement j'étais vivant. Plus que moi-même, avec elle, nous étions deux, nous étions un, et je l'aimais éperdument. Je ne contrôlais plus à présent, laissant monter en moi la vague de souvenirs et d'amour fou. J'étais heureux, j'étais complet, j'étais en désir, prêt à renaître ou plutôt à naître enfin. Avec Ariane j'étais moi, je la couvrais de mots, et mes vers lui étaient cadeaux plus précieux que des colliers. Penser à elle suffisait à me procurer la force d'un Titan. Ariane, je l'aimais. Et je la trouvais si belle.

— Reine, je vais partir.

Je le lui ai dit calmement, avec une évidence déconcertante.

— Reine, je vais partir ...

Je m'attendais à des questions, un étonnement, peut-être à des pleurs, elle était fragile en ce moment, elle aurait pu s'attendrir. Mais je l'ai vue sourire. Sourire vraiment.

Je venais de la libérer. Je venais de nous libérer.

Je voulais m'en persuader.

Avait-elle réellement compris ce que je venais de dire ? Son sourire énigmatique finit par me glacer autant que son regard brillant. Je sentis en elle le soulagement. Oui elle avait compris, évidemment. Mais elle feignit l'innocence.

— Oui, tu as raison, je suis lasse moi aussi. Rentrons.

Et je la suivis absurdement sur le chemin.

Nous descendions lentement. L'ascension était terminée. La route était plus légère. Plus jamais nous ne remonterions ensemble. Ce soir, la nuit serait courte, la plus courte de l'année. Et je n'allais pas dormir.

Nous étions le 21 juin, l'été venait de commencer.

26 JUIN

La ville est belle en juin.

Les arbres offrent leurs fleurs, les femmes leurs robes à bretelles fines, les jupes volent. Même les embouteillages sont moins gris. Les jours sont longs et dessinent des soirées lumineuses où l'on boit la fraîcheur entre amis. La vie est plus douce en été. Même la pluie est belle, espérée, presque sucrée. Et il y a ce parfum. On dit « ça sent l'été ». Oui ça sent l'été, ça sent bon. L'été c'est le point culminant de l'année, c'est l'acmé, la nature est au summum, ensuite ce n'est plus qu'une languissante déchéance, malgré la somptuosité de l'automne, vient le glacé de l'hiver qui semble toujours trop long avant la renaissance apportée par le printemps. C'est l'été, les jours sont colorés, le soleil jette ses paillettes, même sur les trottoirs des villes.

L'école, sur ses derniers jours, se pare de fêtes. Dernier jour de classe et soirée de spectacles. C'est un jour important. Mon fils, notre fils, termine l'école primaire. Il

est brillant. L'an prochain il entrera au collège. Il a ma blondeur, mes yeux pers. Alexandre, à onze ans, est déjà bâti comme un roc solide et aguerri. Mais c'est aussi un jour important pour ma tendre Constance qui découvrira le lycée l'an prochain. Tous les trois nous sommes à une période de transition finalement.

Constance est brune et longue. Je n'aime pas que l'on dise combien elle ressemble à sa mère. Parce que Constance est belle. Sa mère ne l'est pas. Constance est sensible, attentive aux sentiments des autres.

J'assiste comme chaque année à ces fêtes, mais la soirée est différente. C'est un 26 juin à marquer d'une pierre blanche. Constance ne sera plus cette graine de jeune fille qui chante et danse à une fête de classe. Je regarde avec émotion cette belle dont je suis fier, quitter à pas tranquilles le monde de l'enfance. Reine n'est pas venue. Elle était fatiguée. Elle est souvent fatiguée. Sait-elle combien elle manque à nos enfants ? Sait-elle comme ils se souviendront de ses absences à ces moments si importants pour eux ? Moi je suis là. J'ai besoin d'être là, de les applaudir, de leur prouver ma présence. Je suis là, je veux qu'ils puissent compter sur moi. Alors mon cœur s'éteint et je manque d'air. Ai-je le droit de quitter leur mère ? De tout quitter, de briser le cercle familial qu'ils connaissent afin de me réaliser moi ? Ai-je le droit de me nier pour eux, de me sacrifier, au risque de leur reprocher